

toutes les forteresses et le pays qui était de leur côté (c'est à dire au delà du fleuve Djahan)».

Le même chroniqueur ajoute autre part à propos des sommes qu'avait envoyées le Pape: «Le même pape Jean, lui et son collègue de cardinaux se cotisèrent entre eux; les cardinaux versèrent ensemble douze mille florins et le pape dix-huit mille, ce qui fit trente mille, que le pape envoya pour la reconstruction d'Ayas. Ce que les Arméniens exécutèrent: ils reconstruisirent le fort d'Ayas plus fort et plus beau». Dans un autre manuscrit du même historien, il est dit plus clairement: «Le 23 avril, ils (les Egyptiens) s'emparèrent du fort, du mina (du port) et de la ville d'Ayas, et firent un grand nombre de prisonniers; après 23 jours (de siège), ils se rendirent maîtres du fort de la mer, que les Chrétiens avaient abandonné en s'enfuyant. Deux ans après cela les Arméniens et les Arabes firent la paix».

Le docteur Basile du couvent de Macheguévour, qui écrivait pendant ce temps là ses commentaires de l'Evangile de Saint Marc, traite, dans quelques passages de ses discours, des calamités de cette époque; il voudrait en même temps ranimer le courage des Arméniens. Voici un passage remarquable de son livre, bien que nous ne sachions pas au juste de quels lieux il veut parler: «Là, où une si grande multitude de fidèles furent massacrés par les infidèles, considère, combien ces lieux sont agréables à Dieu. Les *forteresses d'Elia* et de *Djangalèse* ne sont pas moins célèbres que l'église de Nicomédie, où vingt mille martyrs donnèrent leur vie sur le bûcher, pour Jésus-Christ». Ne pourrait-on pas supposer que le copiste ait commis une erreur en écrivant *Elia* au lieu d'*Egée*? Après avoir décrit la destruction et l'incendie d'Ayas, ce même auteur raconte aussi l'invasion des Turcs à *Meloun* où ils «mirent le feu à *deux forteresses* et brûlèrent un grand nombre de chrétiens». Sans nous arrêter plus longtemps à ces deux nouveaux endroits, situés probablement entre Ayas et Meloun, revenons à la reine de la mer arménienne, pour déplorer sa destruction, et nous citerons les paroles du même docteur Basile qui, voulant ranimer le courage de ses compatriotes, s'écrie: «Lorsque Ayas fut prise, nous crûmes que la terre allait être bouleversée et que nous allions être tous massacrés, et nous en fûmes profondément affligés». Dans la suite de son livre, parlant de ce qui se passait un an après cette catastrophe, il dit avec plus d'énergie: «Maintenant le pays de la Cilicie paraît plus beau et plus attrayant dans son affliction..... surtout dans cette